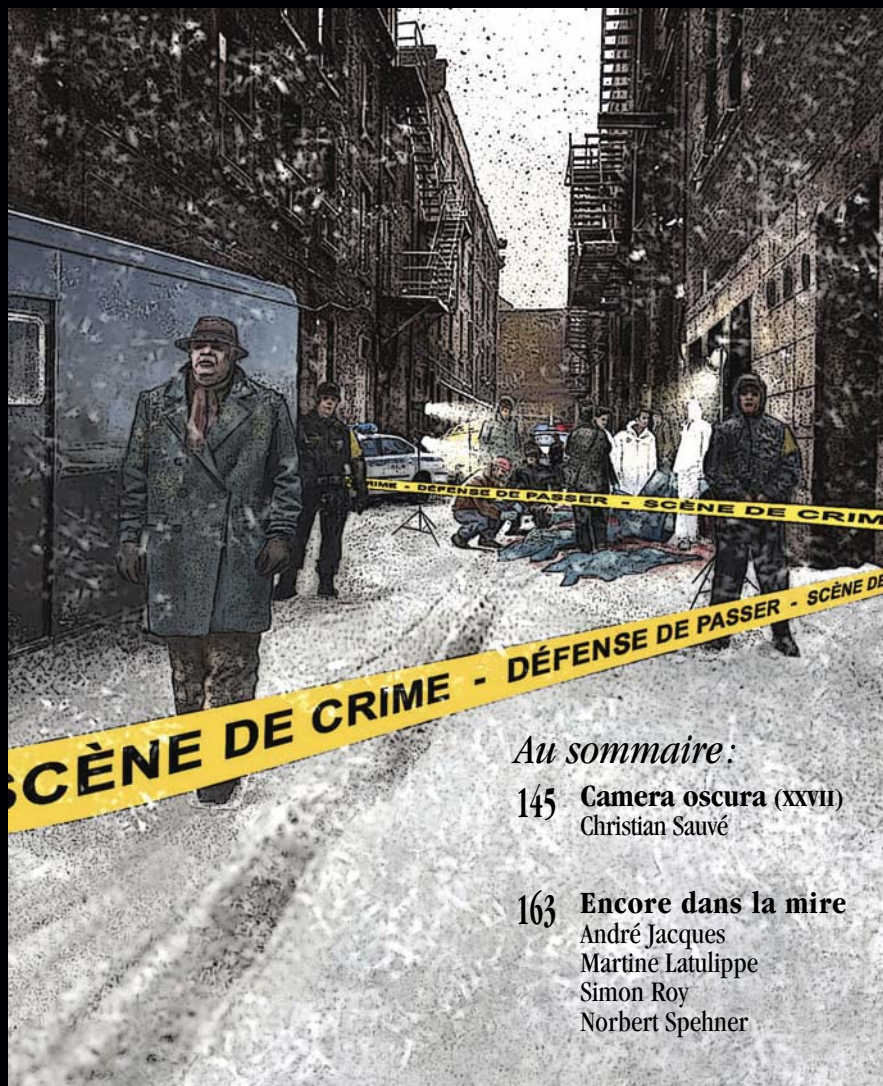


ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

145 **Camera oscura** (xxvii)
Christian Sauvé

163 **Encore dans la mire**
André Jacques
Martine Latulippe
Simon Roy
Norbert Spohner

N° 37

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 36

L'ANTHOLOGUE PERMANENT DU POLAR

10 \$

Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 30,00 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30,00 \$ (28,58 + TPS)

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro:

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 37 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 37 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : janvier 2011

© **Alibis et les auteurs**



Dès la rentrée scolaire, constat habituel: c'est à ce moment de l'année qu'apparaissent des films plus audacieux, plus susceptibles de bien figurer aux Oscars, qui ciblent les cinéphiles qui veulent plus qu'une énième itération d'une franchise médiatique. L'automne 2010 ne fut pas une exception, présentant une belle variété de thrillers réussis, de suspenses insoutenables, de bio-drames politiquement engagés et de spectacles destinés à plaire aux admirateurs de certains acteurs. Voyons comment les résultats se traduisent en plaisir de visionnement pour l'amateur de cinéma à suspense.

Le problème des héros vieillissants

Vieillir n'est jamais drôle pour personne, mais ça l'est encore moins pour les acteurs hollywoodiens. Les ingénues d'hier sont les mégères de demain, et, malgré toute la magie de la chirurgie plastique, il y a inévitablement un moment où même l'acteur vétérane le moins ridé n'a plus la crédibilité nécessaire pour manier le pistolet. Alors, comment composer avec l'inexorable marche du temps? Comment éteindre les rires lorsque le largement quinquagénaire embrasse des héroïnes qui ont la moitié de son âge? Vieillir avec grâce n'est pas donné à tout le monde, même lorsqu'une équipe de publicistes se penche sur le problème. C'est pourquoi il est presque réconfortant de voir deux icônes du thriller au grand écran figurer dans des films qui reconnaissent leur âge.

Michael Douglas n'a jamais été le prototype du héros d'action maniant le fusil (une rare exception, **Falling Down**, ne fait que prouver le constat) et son saut de protagoniste à patriarche n'est pas un grand choc. De le voir reprendre du service en réincarnant le légendaire Gordon « *Greed is Good* » Gekko dans la suite du

classique **Wall Street** (1987) est à la fois inutile et fascinant : Gekko aurait bien pu vivre indéfiniment dans nos imaginations, mais n'est-ce pas intéressant de voir comment il se porte plus de vingt ans plus tard ?

Une chose est certaine, il ne crâne plus autant. Après un long séjour derrière les barreaux pour crimes financiers, il émerge dans un environnement où ses propres excès paraissent bien enfantins. Le Wall Street du début du XXI^e siècle se considère à l'abri des catastrophes, mais nous savons qu'il en va autrement...

Car **Wall Street : Money Never Sleeps** [**Wall Street : L'Argent ne dort jamais**] n'est pas tant une excuse pour dépoussiérer Gekko que pour examiner à nouveau l'univers bien étrange du New York financier à la lumière de sa crise de la fin 2008.

Oliver Stone est de retour à la réalisation (bien qu'il n'agisse pas comme scénariste), mais si Douglas est de nouveau Gekko, le film se concentre plus sur les péripéties de son « gendre-à-venir ». La fille de Gekko ne veut pas entendre parler de son père, mais le gendre a un désir de réconciliation qui n'est peut-être pas étranger au magot dont elle aura bientôt le contrôle...

Autour d'eux s'affrontent des grands financiers pris au dépourvu par la crise. En tant qu'excuse pour explorer les dessous du système financier, **Wall Street 2** n'est pas ennuyeux : à défaut d'un documentaire bien orchestré à l'**Inside Job**, nous avons droit à un regard romancé sur l'arrière-scène du fonctionnement de la réserve fédérale américaine, ainsi qu'à un éditorial de Gekko sur la nature



des investissements. Il est amusant de constater que le sujet du film est si complexe qu'il requiert parfois l'utilisation d'éléments infographiques tout bonnement projetés à l'écran ; commentaire éloquent sur la complexité du monde dans lequel opèrent les films qui veulent aborder des enjeux d'actualité contemporains.

Mais, comme le **Wall Street** original était un drame financier sans grand suspense traditionnel, sa suite est tout autant un film où d'énormes magouilles se trament, mais où les personnages connaissent rarement d'autres dangers que celui de perdre de l'argent. Gekko lui-même est moins un personnage qu'un outil menant l'intrigue, ses machinations fournissant un peu d'intérêt dramatique à un film qui s'enlise en s'intéressant à un jeune couple ennuyeux. Si **Wall Street 2** a l'avantage d'être astucieux dans son traitement du sujet et de présenter un deuxième acte pour un personnage que beaucoup ont voulu revoir à l'écran, il ne s'agit pas pour autant d'un incontournable. Le premier film est devenu un reflet de son époque ; celui-ci tombera sans doute dans l'oubli. Mis à part une brève apparition de Charlie Sheen, quelques détails d'intérêt pour ceux qui suivent les actualités économiques et quelques moments forts de réalisation, **Money Never Sleeps** n'a pas beaucoup à offrir à ceux qui n'étaient pas déjà de fervents admirateurs du premier film... et ces derniers devront modérer leurs attentes.

En revanche, voir Michael Douglas en patriarche incorrigible n'est pas une mauvaise chose, et c'est un rappel que Douglas s'est établi, en son temps, toute une



Photos : 20th Century Fox



feuille de route dans le cinéma à suspense. N'étant plus en mesure de revisiter ses rôles de **Basic Instinct**, **The Game** ou **Fatal Attraction**, il peut bien se payer un rôle de magnat impénitent.

L'alternative, c'est la retraite telle qu'illustrée par les personnages de **Red** [vf]. Que font les espions lorsqu'ils en ont suffisamment donné à l'oncle Sam ? Ils laissent libre cours à leur paranoïa, s'amuse en centre d'accueil, prennent des contrats à temps partiel ou bien trompent l'ennui en proposant des romances aux préposées en ressources humaines responsables de leur dossier.

Entre deux appels téléphoniques de la jolie Marie-Louise Parker, le personnage de Bruce Willis tente d'oublier son travail pour le gouvernement, mais ce n'est pas une garantie que le gouvernement en fera autant. Quand une équipe d'agents spéciaux vient tenter de l'assassiner chez lui en pleine nuit, il reprend ses jouets, kidnappe Parker et court demander à ses anciens équipiers de l'aider à enquêter sur les raisons de ce retournement.

Entre Willis, Parker, Helen Mirren, Morgan Freeman et John Malkovich, **Red** est, à défaut d'autre chose, une belle opportunité pour des acteurs d'expérience de s'en donner à cœur joie. Mirren est particulièrement amusante en assassin qui n'a jamais perdu son goût pour les armes lourdes, et Malkovich joue le parano professionnel comme personne d'autre. Cette distribution des rôles unique donne surtout une idée de l'humour excentrique du film, qui virevolte d'un moment étrange à un autre en évitant la facilité qui caractérise la plupart des comédies d'action. **Red**



Photos: 20 th Century Fox



reste un film ludique, mais doté d'un rythme bien particulier. Quel autre film récent offre autant de charme et de perplexité à son public ?

Ceux qui se souviennent de la BD originale de Warren Ellis ne doivent pas s'attendre pas à une adaptation le moins fidèle. En dehors de la prémisse originale d'un agent secret à la retraite confrontant son propre gouvernement, les deux œuvres ne pourraient pas être plus différentes sur le plan du ton ou du développement. On évite, au moins, la finale terriblement sombre du livre au profit de quelque chose qui fera sourire les spectateurs.

En ce qui a trait à Bruce Willis, celui-ci semble de plus en plus conscient qu'il n'est plus le même héros d'action que lorsqu'il avait fait si bonne impression dans *Die Hard*. Ce qui ne signifie pas qu'il a fini de jouer du pistolet (une bonne partie de ses prochains projets est qualifiée de films d'action), mais peut-être commence-t-il à penser à autre chose. Sans s'impliquer en politique comme Schwarzenegger ou mener des films de plus en plus ridicules à la Stallone, peut-être réussira-t-il à se négocier une deuxième moitié de carrière harmonieuse. On notera comme signe encourageant que sa partenaire romantique dans *Red* a à peine neuf ans de moins que lui...



Hommages conscients, résultats partagés

La notion de *genre* ne cesse de fasciner *Camera oscura*, en grande partie parce qu'elle permet d'explorer les fins rouages du fonctionnement de la fiction. Un film de vengeance et un polar noir seront présentés de manière différente, et ignorer les subtilités de chaque sous-genre est une voie soit vers le renouvellement des poncifs ou (plus fréquemment) vers le sentiment qu'il *manque quelque chose* au résultat. Pour les adaptations, défi supplémentaire... car ce qui fonctionne sur papier n'est pas toujours aussi

réussi au grand écran. Opérant selon leurs propres grammaires narratives, les meilleurs polars cinématographiques n'ont pas les mêmes caractéristiques que les meilleurs polars littéraires.

Ces considérations abstraites trouvent toutes leurs expressions concrètes dans le visionnement de **The Killer Inside Me** [**Le Tueur en moi**], adaptation du roman *pulp* de 1952 du romancier Jim Thompson. Roman déjà porté au grand écran en 1976, la version de 2010 est confidentiellement parue en salle, où elle n'a pas connu un grand succès malgré une distribution des rôles bien choisie : Jessica Alba et Kate Hudson se partagent la vedette féminine, et c'est Casey Affleck qui tient le rôle principal d'un

shérif texan qui s'avère être un tueur psychopathe. Belle prémisses, exécution chancelante. Le rythme lent du film est brutalement ponctué de morts violentes alors que les plans du tueur échappent à son contrôle.

Si on trouve un certain intérêt dans les images du film et l'atmosphère bien développée d'une petite ville du Texas des années cinquante, **The Killer Inside Me** souffre malheureusement de problèmes que rien ne peut compenser. Le déroulement interminable de l'intrigue magnifie l'insertion abrupte de violence brutale envers les personnages féminins. Le problème n'est pas l'acte autant que sa représentation : le film noir a toujours été violent (c'est d'ailleurs une de ses raisons d'être), mais une bonne partie de cette violence était suggérée plus que démontrée. Ici, les personnages féminins du film se font « graphiquement » agresser, au point que du maquillage spécial est requis pour montrer les résultats



Photo: Muse Productions

de ces agressions. (Contraste qui en dit long, un personnage masculin à le luxe de mourir hors écran...) L'effet d'un tel graphisme est de créer un sentiment de répulsion non pas contre le *personnage* qui commet ces actes, mais contre le *film* lui-même. À trop se vautrer dans la noirceur, il ne faut pas être surpris de constater qu'elle colle.

C'est pourquoi on ne sera pas étonné de constater, que malgré un inventaire funèbre deux ou trois fois plus élevé que **The Killer Inside Me**, le film de vengeance **Faster** [**Vitesse extrême**] est nettement plus sympathique. Hommage sans gêne ni compromis aux films présentant un anti-héros vengeur qui ne s'arrêtera pas avant d'avoir éliminé toutes ses cibles, **Faster** a l'avantage de comprendre les paramètres du genre choisi, de mettre en scène des personnages curieusement sympathiques et de ne jamais ralentir pendant plus d'une demi-minute.

C'est Dwayne Johnson qui tient la vedette, son corps massif perpétuellement crispé vers l'avant dans une poursuite obsessive de ceux qui, jadis, l'ont trahi et ont abattu son frère. Fraîchement libéré de prison, il a méticuleusement manigancé sa vengeance pendant une douzaine d'années difficiles. Adresses en main, il n'hésite pas à traquer et canarder ses victimes en plein jour : il sait qu'il n'en a plus pour très longtemps et n'a donc rien à perdre. En parallèle, **Faster** s'intéresse aux policiers assignés à son cas, et à l'extraordinaire assassin engagé pour mettre fin au problème par une des victimes visées par le protagoniste.

Réalisé avec énergie et une certaine vigueur narrative, **Faster** n'est rien de plus ou de moins qu'un film d'exploitation destiné aux amateurs du genre. Pas de raffinements ni de messages (bien qu'une série de scènes discutant de la nature de la vengeance trouve une finale bien satisfaisante), mais le résultat a du mordant et se laisse apprécier avec le sourire de l'amateur comblé. Seul problème : la finale ne réussit pas à boucler toutes les ficelles narratives avec efficacité, ce qui a le désavantage de laisser le public sur sa faim.



Mais peu importe : il y a un plaisir certain à voir un film qui connaît sa raison d'être et se contente d'agir vigoureusement dans les paramètres ainsi choisis. Que dire de plus au sujet de **Faster** sinon qu'il s'agit d'un film qui livre la marchandise promise ? Choix idéal pour ceux qui veulent un peu de vengeance classique pour égayer une soirée autrement ennuyeuse.

Presque thrillers presque réussis

Tellement d'éléments sont communs entre **The Next Three Days** et **The Tourist** qu'il est difficile de décider où commencer. Faut-il mentionner qu'il s'agit de deux *remakes* hollywoodiens de films français ? Est-il plus utile de dire qu'ils dépendent de performances d'acteurs qui ne livrent la marchandise qu'à moitié ? Ou est-ce plus révélateur de conclure qu'ils présentent une prémisses et des péripéties similaires à celles d'un thriller sans toutefois être des films à suspense ?

Car la bande-annonce de **The Next Three Days** [Tout pour elle] indique que le film semble posséder toutes les caractéristiques d'un de ces thrillers rondement menés. Quand sa femme se fait injustement condamner à des années de prison, un père de famille ordinaire se réinvente en criminel pour la sortir de là. Russell Crowe étant dans les souliers du héros, on imagine les préparatifs, les astuces, les poursuites et les évasions nécessaires pour libérer la prisonnière et prouver son innocence.

Mais la réalité du film est assez différente. Entre les mains du scénariste-réalisateur Paul Haggis (toujours mieux connu pour le drame social **Crash**), peut-être n'est-il pas surprenant de constater que le rythme de **The Next Three Days** est beaucoup plus lent que celui d'un thriller conventionnel... Des scènes elliptiques établissent la relation entre le protagoniste et sa femme, puis l'impossibilité du système judiciaire à la libérer... ce qui renforce des doutes substantiels sur son innocence. Le désespoir croissant du soi-disant héros est montré de manière beaucoup plus dramatique que d'habitude pour un simple film de genre, et les longueurs ne cessent de s'accumuler alors que le protagoniste commence le lent apprentissage du métier de criminel. Entre autres moches complications, il récolte quelques baffes, dépense l'essentiel du pactole familial et doit affronter la dépression croissante de sa femme incarcérée.

Cela, on peut l'imaginer, ne laisse pas beaucoup de place à des moments de cinéma à suspense bien satisfaisants. Les spectateurs ayant vu le film-source français **Pour Elle** savent sans doute à quoi s'attendre, mais ceux qui en sont à une première expérience ont le droit de s'ennuyer un peu. Liam Neeson est magnifique comme maître truand, mais il n'est à l'écran que pour quelques moments. Ce n'est vraiment que dans la dernière demi-heure du film que le plan d'évasion s'amorce, prend place et commence aussi à s'éterniser.

Ce qui n'aide pas du tout la cause de **The Next Three Days**, c'est justement ce positionnement à la frontière entre le drame subtil longuement développé et le thriller plus conventionnel. Non seulement le cinéma à suspense profite-t-il d'une efficacité concise, il fonctionne souvent mieux lorsqu'il n'est pas permis de douter de la justesse des actes des personnages. Ici, le flou artistique sur la culpabilité de la femme du héros est tel qu'on reste partagé devant les moyens qu'il emploie pour la libérer. N'est-il pas en train de commettre de terribles erreurs en affrontant le système, en s'attaquant à des criminels, en s'évadant loin de sa communauté ?

Bref: surplus de sentiments partagés envers **The Next Three Days**, ce qui est à la fois une des raisons d'être du film comme drame et un obstacle à sa pleine expression comme thriller. On dira parfois que les frontières entre les genres cinématographiques sont minces, mais elles existent pour une raison, et un film à cheval entre deux genres subira souvent les conséquences des



attentes discordantes. L'autre cas type du trimestre, **The Tourist** [**Le Touriste**], est partagé entre le thriller et la comédie romantique et, si le résultat est généralement plus plaisant que **The Next Three Days**, il n'en demeure pas moins un peu trop éparpillé pour être pleinement satisfaisant selon la perspective de l'amateur de suspense.

Le tout commence à Paris, alors qu'une femme d'une grande élégance (Angelina Jolie) reçoit une note de son amant depuis longtemps disparu après des embrouilles financières avec la police et un caïd. Elle doit prendre un train particulier, choisir un homme de la même carrure que son ex-amant et faire croire aux traqueurs qu'il s'agit de lui. Destination: Venise. Traqueurs: le fisc anglais et un chef du crime organisé.

Le pauvre touriste choisi au hasard (Johnny Depp) en verra de toutes les couleurs! Et si cela vous rappelle quelques souvenirs, c'est sans doute parce que vous êtes familier avec **Anthony Zimmer** (2005) de Jérôme Salle, avec Sophie Marceau et Yvan Attal.

154

Mais **The Tourist** trouve sa véritable raison d'être non pas dans sa trame narrative, mais dans les sourires mégawatts de ses têtes d'affiche: le film est une excuse pour présenter deux authentiques stars du cinéma et les voir interagir dans l'environnement de rêve qu'est Venise. L'intrigue dramatique et les péripéties deviennent moins importantes que le simple plaisir de voir l'élégance de Jolie se frotter au charme bizarroïde de Depp. Pour les admirateurs de ces deux acteurs, **The Tourist** est un cadeau de Noël irréprochable.



Photos: Sony Pictures



Mais pour les férus de cinéma à suspense habitués à ignorer la célébrité des acteurs pour accrocher (ou pas) à l'intrigue et au suspense, **The Tourist** sonne faux. Le réalisateur Florian Henckel von Donnersmarck n'a aucune affection particulière pour les scènes à suspense et le résultat de ses efforts est décidément ordinaire.

Entre autres éléments ridicules, la compétence opérationnelle des policiers traqueurs du film est abominable, au point d'être risible. Même la présence de Depp n'est pas sans reproche. Sa spécialité, comme acteur, étant les rôles un peu étranges et sardoniques, ce n'est pas complètement convaincant de le voir pris dans la peau d'un homme ordinaire supposé être dépassé par les événements. Mais de manière beaucoup plus dommageable, les derniers moments du film soulèvent plus de questions qu'ils n'en règlent, affirmant bien l'appartenance du film à la comédie romantique plutôt qu'au thriller finement ficelé.

On ne niera tout de même pas l'attrait des deux acteurs principaux, du regard bien filmé sur Venise, ou bien de la nature tout sourire de la conclusion. Et on ne prétendra pas que **The Tourist** a été annoncé sur le plan marketing comme pur thriller au même titre que **The Next Three Days**. Mais il y a anguille sous roche, et il est préférable de le savoir avant d'aborder le film avec des attentes impossibles à satisfaire.



Photos: Sony Pictures



Seuls et condamnés

(**Avertissement** : le texte suivant, portant sur **Buried** et **127 Hours**, contient des allusions à leurs derniers moments. Attention à ceux qui sont allergiques aux révélations !)

Camera oscura s'abreuve habituellement à la fontaine des confrontations dramatiques, des explosions, des poursuites et des fusillades. Mais le suspense trouve parfois son expression dans d'autres registres, et c'est pourquoi il est tout à fait approprié de s'intéresser à l'arrivée en salle, coup sur coup, de deux films à suspense tournant autour d'un seul homme dans une situation désespérément isolée.

Des deux films, c'est **Buried** [Enterré] qui impressionne le plus par son audace conceptuelle. Car toute l'intrigue prend place

dans un cercueil, avec un seul acteur à l'écran pendant les quelque 94 minutes que dure le film. Pour ceux qui voulaient revisiter les quelques minutes claustrophobes où l'héroïne de **Kill Bill** se retrouvait enterrée sous terre sans espoir apparent de se-



Photo : A3 Films

cours, **Buried** offre une expérience cinématographique extraordinaire. Car le héros, apprend-on, est un civil américain œuvrant en Irak. Capturé pendant une attaque et enterré sous terre dans l'espoir d'arracher une rançon, il n'a initialement qu'un téléphone cellulaire comme seul lien avec l'extérieur. Composant frénétiquement des numéros entre deux appels de son ravisseur, réussira-t-il à se sortir de là ?



Photo : A3 Films

Il faut souligner le tour de force de la réalisation de Rodrigo Cortés, mais aussi la performance hallucinante de Ryan Reynolds. Le scénario de **Buried** a souvent été considéré impossible à porter à

l'écran, mais le résultat est hypnotique à regarder. Ceux qui ont la moindre fibre de claustrophobie seront figés devant la situation du héros et les péripéties qu'il devra subir. La réalisation a beau se permettre quelques touches créatives avec ses angles de caméra (un plan de vue impressionniste fera paraître le cercueil comme une fosse infinie, par exemple), **Buried** reste généralement enfermé dans une boîte au même titre que le protagoniste, montrant des écrans de téléphone cellulaire mais pas de flash-back externes.

Pourtant, le rythme du film est assez constant et réussit à faire oublier quelques objections de base au sujet de la prémisse initiale.

Reynolds est tout à fait crédible en col-bleu abruptement coincé dans une situation impossible. Le résultat, plus que celui de nombreux autres films à suspense, est une *expérience de visionnement* qui dépasse de beaucoup ce que les thrillers plus ordinaires parviennent à offrir à leurs spectateurs. Même les plus blasés sauront reconnaître la nature unique et immersive de **Buried**.

Il n'y a qu'une seule objection substantielle au film : une finale qui ne semble récompenser ni héros ni le public pour l'épreuve qu'ils viennent de subir ensemble. Sans trop en révéler, on rappellera aux apprentis scénaristes que la nature même d'un film n'est pas la normalité, mais l'adversité. Triompher de celle-ci boucle l'arc dramatique de manière satisfaisante ; y succomber ne fait que confirmer la futilité de l'affrontement et plante dans l'esprit de la salle les germes de la question suivante : « Ai-je eu raison de regarder ce film si sa conclusion renie son développement ? »

La leçon est d'autant plus frappante lorsqu'on la compare à l'expérience de **127 Hours [127 heures]**, un film similaire à plusieurs égards et pourtant beaucoup plus satisfaisant. Comme dans **Buried**, tout tourne autour d'un jeune homme (ici joué magistralement par James Franco) coincé loin du monde sans espoir de secours. C'est un amateur de randonnées en pleine nature qui a un



bête accident et se retrouve la main droite fermement coincée entre une roche et la paroi d'une crevasse.

Impossible de bouger la roche. Impossible de tailler la paroi avec les outils en sa possession. Impossible d'espérer de l'aide étant donné l'isolement de l'endroit et son refus de dire à quiconque où il est parti. Souffrant de soif, de faim, de froid, d'hallucinations et de pur désespoir, le héros n'a plus qu'une ultime option... qu'il attendra à la toute dernière minute avant de mettre en œuvre.

Nous savons déjà comment l'histoire va se terminer. Après tout, **127 Hours** est adapté d'une autobiographie (*Between a Rock and a Hard Place*) racontant comment l'auteur Aron Ralston s'est sorti de cette situation. Mais entre les mains du réalisateur Danny Boyle, le film devient une expérience à moitié désespérée, à moitié hallucinatoire.



Photos: Cloud Eight Film

158

Longtemps pris entre roche et paroi, **127 Hours** reste captivant en décrivant les tentatives du héros pour survivre et s'échapper. Les dernières minutes du film, saisissantes, nous en font voir de toutes les couleurs avant une finale prévisible mais triomphante qui parvient à récompenser héros et public pour l'épreuve ainsi traversée. On sort de **127 Hours** à la fois exténué par l'expérience et satisfait par la conclusion.

Comme quoi, le suspense ne passe pas toujours par des chassés-croisés complexes desquels dépend la balance du pouvoir entre nations. Parfois, un seul personnage pris dans une situation désespérée peut fournir quatre-vingt-dix minutes de pur suspense.

Comment s'inspirer de faits réels

Les films « basés sur des faits réels » ne sont pas tous égaux : d'un côté, il y a ceux qui s'intéressent à l'histoire récente relativement connue : controverses politiques, drames sociaux, biographies de personnages célèbres, et ainsi de suite. Mais il y a aussi des films vaguement inspirés de faits divers souvent inconnus hors de cercles sélects.

La première catégorie de film a tout intérêt à rester fidèle aux détails des faits réels, surtout quand le tout vise à convaincre le spectateur d'un argument politique ou social. Un film tel **Fair Game [Enjeux]** ne vise pas seulement à présenter l'incroyable histoire de Valerie Plame, agente secrète américaine dont l'identité clandestine a été révélée au grand jour par des membres de l'administration de la Maison Blanche en représailles des agissements politiques de son mari. Non, **Fair Game** vise également à discuter des erreurs de l'administration Bush, de la mauvaise idée de laisser la conviction partisane prendre le dessus sur la gouvernance d'une stratégie clandestine, et de l'effroyable efficacité des médias à détruire la réputation d'un « ennemi du régime ». Un tel film ne convaincra certainement pas les plus républicains, mais sa crédibilité envers les autres dépend de sa fidélité à une version communément acceptée de la réalité.

C'est donc assez rassurant de voir que, dans ses grandes lignes, le film reste plutôt fidèle à la version des événements tels que présentés par Plame et son mari Joe Wilson dans leurs autobiographies respectives... Une chronologie essentiellement confirmée par la masse de documentation déposée au cours du procès qui a envoyé « Scooter » Libby en prison.

Les exagérations du film sont au service de la tension dramatique : entre autres resserrements fictifs, toute une sous-intrigue concernant des ingénieurs irakiens laissés pour compte après le dévoilement de l'identité de Plame semble trop dramatiquement utile pour être entièrement véridique.

Mais le reste du film est réellement captivant, présentant avec crédibilité le travail de renseignement sur lequel



Photos : River Road Entertainment



sont basées des décisions importantes, et s'intéressant à des enjeux politiques qui restent d'actualité. Lorsque Plame et Wilson sont déclarés ennemis de l'administration Bush, des partisans conservateurs sans aucune connaissance particulière des circonstances n'hésitent pas à tirer à boulets rouges sur eux, reflet de la frénésie politique polarisée qui agite l'Amérique depuis un moment.

Tout cela laisse l'impression d'un film satisfaisant, bien rythmé, franchissant sans peine tout le terrain entre les enjeux nationaux et les conséquences personnelles. Naomi Watts et Sean Penn incarnent bien le couple Plame/Wilson, et si la réalisation sautillante de Doug Liman est un peu trop portée sur la caméra à l'épaule, elle parvient à renforcer l'impression qu'il s'agit d'un véritable docudrame. (On notera en passant que Liman a réalisé le premier volet de la série des *Bourne*, Paul Greengrass lui a succédé et a réalisé **Green Zone**... un autre quasi-docudrame s'intéressant à l'invasion américaine de l'Irak.)

Paraissant dans un environnement politique aussi agressif, on ne sera pas surpris de voir dans **Fair Game** une attention aux détails si fine qu'il est possible d'identifier des personnages tel Karl Rove à leur seule apparence physique. Mais un tel souci représentatif n'est vraiment pas nécessaire pour des films comme **Unstoppable [À fond de train]**, qui n'utilisent la réalité que comme inspiration pour des œuvres beaucoup plus divertissantes.

Un survol rapide de l'affaire « CSX 8888 » par l'entremise d'une recherche Internet fournira un bon sommaire de l'intrigue du film : un train roulant à toute allure sans conducteur, chargé de produits chimiques dangereux, est ralenti de l'arrière par un autre train conduit par un ingénieur d'expérience et un jeune conducteur.

Évidemment, le film accumule les complications et péripéties dramatiques. Le train fou va frapper un autre train bourré d'écoliers ! Il roule à toute allure dans des zones habitées ! Il va dérailler et



frapper des réservoirs pétrochimiques ! Un ex-Marine est incapable de descendre depuis un hélicoptère jusqu'à la locomotive endiablée ! Un train envoyé à la rescousse déraile et explose ! Les propriétaires du train échappé interdisent aux héros de s'en mêler !...

Mais enfin, si **Unstoppable** fonctionne aussi bien, ce sont pour des raisons complètement étrangères à sa fidélité aux événements réels. Personne ne tient à ce que le film soit à cent pour cent exact. Tout ce qui compte, c'est de profiter d'un thriller compétent. À cet égard, au moins, le réalisateur Tony Scott livre ici un de ses bons films. Plus engageant que **The Taking of Pelham 123** et certainement plus cohérent que **Domino**, **Unstoppable** fait une bonne utilisation de Denzel Washington et Chris Pine dans le cadre d'un film à suspense captivant. Tout roule effectivement à fond de train et les techniques de réalisation hyperactives de Scott sont déployées à bon escient.

L'aspect ferroviaire de l'intrigue aura de quoi distinguer ce film des autres thrillers sur la tablette, et l'accumulation de détails saura plaire aux fondus des trains sans toutefois déplaire à ceux qui ne veulent que des sensations fortes.

Bref, il n'y a pas de quoi trop se fier à la réalité lorsque le résultat est présenté comme pur film d'action. Certains films visent à refléter le monde ; d'autres à y échapper. Tant que nos objectifs sont clairs, toute relation avec la réalité peut être altérée au besoin.



Photos : 20 th Century Fox



Bientôt à l'affiche

Que tous les cinéphiles se rassurent : l'hiver 2011 s'annonce déjà en mesure de satisfaire une variété d'attentes. Les férus de cinéma respectable seront intrigués par le *remake* de **True Grit** mené par les frères Coen. Les partisans des drames psychologiques pourront suivre Liam Neeson comme personnage tentant de se réappropriier son identité dans **Unknown**.

Les amateurs de comédies à suspense bourrées d'indulgences hollywoodiennes ne pourront espérer mieux qu'une adaptation au grand écran de la série **Green Hornet**.

Finalement, les amateurs de cinéma d'action sans prétention peuvent d'ores et déjà compter les jours jusqu'à la sortie de **The Mechanic**, un drame d'action au sujet d'assassins professionnels et mettant en vedette nul autre que Jason Statham.

En attendant le printemps, bon cinéma !



Photo: Sony Pictures Entertainment

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de

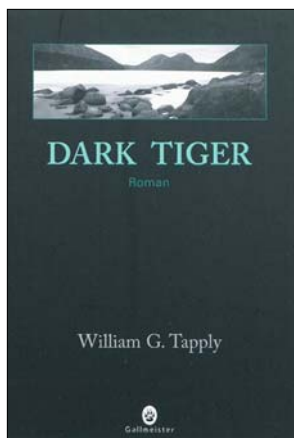
André Jacques, Martine Latulippe,
Simon Roy et Norbert Spohner

Une fine mouche

Pour les néophytes, la *Dark Tiger* est un type de mouche destiné à la pêche au saumon ou à la truite de lac, mais c'est aussi le titre du dernier polar de William G. Tapply, décédé en 2009, juste avant la sortie du livre en question. *Dark Tiger*, un polar que j'ai dévoré avec passion, et pour cause, est le troisième volet des aventures de Stoney Calhoun, un personnage à la fois intrigant et attachant. Il y a sept ans, Stoney a été frappé par la foudre et depuis, il est amnésique et semble tout ignorer de ce qu'il faisait avant son accident. Il vit dans le Maine, à Portland, où il mène une existence pépère de guide de pêche et de gérant d'un magasin d'articles de pêche avec la belle et fière Kate Balaban, grande pêcheuse devant l'éternel et fine mouche au caractère entier. Stoney donne parfois un coup de main à son ami le shérif

Dickman en tant que shérif adjoint bénévole car, de temps en temps, Stoney se découvre d'étranges talents d'enquêteur et des réflexes d'agent secret. Qui est-il vraiment ? Cela restera un mystère à tout jamais...

Toujours est-il que régulièrement il reçoit la visite du très mystérieux et redoutable Homme au costume, un fantôme surgi de son passé qui vient soit prendre de ses nouvelles, soit lui confier des missions délicates. Cette fois, il lui demande de prendre contact avec le représentant d'une organisation fédérale ultra-secrète qui lui confie une nouvelle mission : enquêter sur la mort suspecte d'un de leurs agents lors d'un séjour dans un luxueux camp de pêche pour gens très aisés. Voici donc Stoney Calhoun engagé comme guide de pêche à Loon Lake, un hôtel de luxe pour amateurs de pêche à la mouche fortunés, un site sauvage et enchanteur situé quelque part dans le nord du Maine,



et accessible uniquement en hydravion. Dès qu'il se met à poser des questions, Calhoun déclenche une série d'incidents suivis de meurtres. Quelqu'un essaie d'attenter à sa vie. Mais grâce à ses talents cachés qui se manifestent au moment opportun et à son flegme légendaire, il va pouvoir résoudre l'énigme de la mort singulière de l'agent.

Ce roman a de nombreux atouts : un personnage central fort, bourru mais très sympathique, qui se trouve dans une situation bien particulière, un décor superbe, magnifiquement rendu par la plume de l'auteur, un milieu un peu guindé décrit avec passion et justesse (celui des pêcheurs à la mouche !). L'intrigue n'est pas des plus passionnantes, mais l'auteur sauve largement la mise avec le contexte et les personnages. Une vraie lecture de détente, agréable à souhait et très dépayssante.

William G. Tapply est aussi l'auteur d'une longue série de romans mettant en scène Brady Coyne, un avocat de Boston, série qui ne compte pas moins de vingt titres, tous inédits en français. Trois autres titres réunissent Brady Coyne et J. W. Jackson.

Tapply a aussi écrit de nombreux livres sur la pêche. Un type sympa, quoi, et que Claude Mesplède & Cie ont malheureusement oublié dans le *Dictionnaire des littératures policières*. *Shocking!* (NS)

Dark Tiger

William G. Tapply

Paris, Gallmeister, 2010, 252 pages.



L'enfer est pavé de bonnes intentions

Pas de doute, l'idée à la base du roman *Tokyo ville occupée*, de David Peace, est excellente. Pour ce deuxième cycle de sa trilogie sur Tokyo, l'auteur s'est inspiré d'un fait réel survenu le 26 janvier 1948. Un homme se présente à la Banque Impériale, se faisant passer pour un médecin. Il avertit les employés qu'une épidémie de dysenterie est en cours dans le quartier et il les oblige tous à prendre un médicament pour être immunisés. Les seize employés obéissent et avalent le « remède ». Douze meurent aussitôt. Quelques-uns survivent. David Peace a conçu l'ingénieux projet de donner la parole à douze voix différentes, douze points de vue racontant le massacre de la Banque Impériale.

Une autre excellente idée sous-tend le livre : au Japon, il existe un jeu réunissant des personnes autour de cent bougies. Chacune raconte une histoire effrayante et éteint une bougie après coup. On prétend qu'une fois la dernière bougie éteinte, des monstres apparaissent... Le récit de *Tokyo ville occupée* s'orchestre donc autour de douze chandelles, douze histoires effrayantes qui s'éteignent l'une après l'autre, révélant leur lot de monstres...

Plein de bonnes idées, donc, d'excellentes intentions. Mais aussi un ton très particulier, un roman qui ne ressemble en rien aux polars habituels. Le livre prend davantage la forme d'un récit poétique que d'un roman. Plus précisément, il rappelle le récit choral par l'enchevêtrement de voix. Dès le début, dans un style très lyrique, un écrivain qui court dans la ville explique de façon abstraite son projet. On croit à un préambule. Mais non, le ton est donné. Et en ce qui me concerne, toutes les bonnes idées et les bonnes intentions évoquées n'ont pas suffi à me faire embarquer sans réserve dans la suite du récit.

Divers personnages interviennent tour à tour dans *Tokyo ville occupée* : un policier qui raconte l'histoire à travers ses rapports, une survivante qui revit sans arrêt en pensée la scène cauchemardesque, voyant ses collègues tousser, vomir, puis mourir, un médecin américain qui se bat pour la vérité...

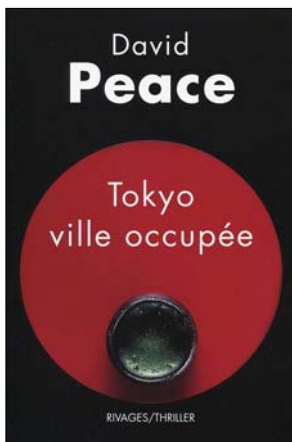
Certains passages sont très intéressants — je pense notamment au récit du journaliste — mais, dans l'ensemble, j'ai hélas surtout

accroché sur les irritants... Le roman a du mal à trouver son rythme. Les mêmes mots sont repris à l'infini, comme une litanie. Alors que je m'attendais à trouver douze voix différentes, personnelles, de nouveaux éléments pour chacune, chaque narrateur pêche par excès d'italiques, de majuscules, de répétitions, encore et encore. Si un ou deux personnages utilisaient ces procédés, on comprendrait la volonté de créer des effets de style. Mais tous versent dans la surabondance : mêmes italiques, mêmes redondances, mêmes phrases syncopées... Comprenons-nous bien : le livre est original, sombre et déstabilisant. Il dénonce avec vigueur des faits troublants : les jeux de coulisse politiques, les armes biologiques... Il est admirable de par ses thèmes, sa forme, la solidité de sa structure. Mais pour ma part, il m'a malheureusement laissé l'impression d'être surtout terriblement répétitif, ce qui a eu pour effet d'enlever considérablement de force à l'histoire racontée par David Peace. (ML)

Tokyo ville occupée

David Peace

Paris, Rivages (Thriller), 2010, 349 pages.



Pour mordus ou spécialistes seulement

165

Les monographies sur l'œuvre d'auteurs de polars sont relativement rares en langue française. Il y a bien sûr des études sur Conan Doyle, sur Simenon, sur Chandler, sur quelques autres... Mais des études sérieuses et doctorales publiées par des maisons d'édition universitaires, ça s'avère vraiment peu fréquent. C'est pourtant la

tâche qu'a accomplie Pascale Arizmendi sur l'œuvre de l'auteur Jean-François Parot.

Mais d'abord, qui est Jean-François Parot ? Les amateurs de polars historiques le connaissent sans doute. Avec *L'Énigme des Blancs-Manteaux*, publiée en 2000, ce diplomate français a créé l'un des plus attachants personnages du roman policier historique : Nicolas Le Floch, commissaire au Châtelet de Paris durant les décennies qui ont précédé la Révolution française.

On peut maintenant suivre les aventures de ce commissaire, chargé des affaires un peu douteuses qui touchent le Pouvoir et la Couronne, et ce dans six autres romans : *L'Homme au ventre de plomb* (2001), *Le Fantôme de la rue Royale* (2002), *L'Affaire Nicolas Le Floch* (2003), *Le Crime de l'hôtel Saint-Florentin* (2005), *Le Sang des farines* (2006) et *Le Cadavre anglais* (2008). Tous ces romans ont été réédités chez 10/18 dans la collection Grands détectives. L'ensemble forme une série passionnante et d'une précision documentaire étonnante.

C'est sans doute cette précision du « Tableau de Paris » et la description méticuleuse de la ville dans l'œuvre de Parot qui ont attiré Pascale Arizmendi pour en faire le sujet de son étude. Car il ne s'agit pas ici d'un ouvrage de vulgarisation agrémenté de nombreuses illustrations nous dévoilant les paysages parisiens du XVIII^e siècle et quelques jolies scènes de rues, mais bien d'une sévère thèse de doctorat. Très sérieuse et parfois aride.

L'ouvrage de Pascale Arizmendi se divise en quatre grandes parties. La première, intitulée « Étranger à Paris », retrace les itinéraires et trajets empruntés par le héros dans la ville depuis son arrivée de Bretagne jus-

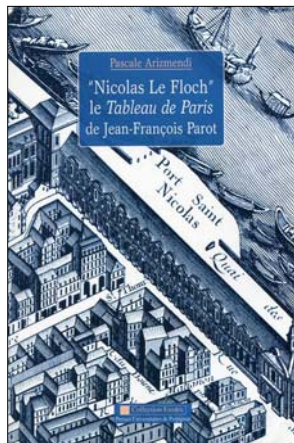
qu'à sa plus récente aventure, vingt ans plus tard.

Dans la deuxième partie, « Paris Janus », l'auteure nous montre les visages de Paris : elle y traite de problèmes sociaux tels l'hygiène et la sécurité dans la ville de Paris. Tout cela en faisant ressortir la manière très documentée qu'utilise Parot pour illustrer ces problèmes dans ses romans.

La troisième partie est plus technique. Intitulée « La Polyphonie pour mieux dire la diversité », c'est une analyse du langage des personnages de la série romanesque et, par le fait même, de l'écriture de l'auteur.

La dernière partie, « Un roman protéiforme pour une ville protéiforme », s'attarde à montrer comment Jean-François Parot a choisi d'utiliser plusieurs des formes du récit romanesque pour explorer les secrets cachés de Paris : notamment le roman historique, le roman d'apprentissage et le roman policier.

On le voit, cette étude de l'œuvre de Jean-François Parot et des aventures de Nicolas Le Floch n'est pas une mince affaire. C'est une thèse rigoureuse et extrêmement



développée sur l'un des maîtres du polar historique français. Elle nous montre le sérieux et la profondeur des recherches que doit entreprendre un auteur de polar qui veut lancer son récit sur le champ de l'Histoire.

C'est donc vraiment un ouvrage pour spécialistes du XVIII^e siècle ou pour mordus de Jean-François Parot et non un ouvrage de vulgarisation facile que nous offre Pascale Arizmendi. (AJ)

« *Nicolas Le Floch* » *le Tableau de Paris de Jean-François Parot*
Pascale Arizmendi
Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan (Études), 2010, 398 pages.

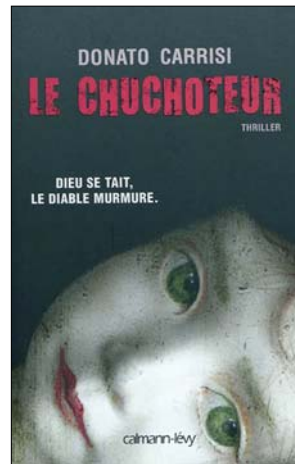


Beaucoup de chuchotements pour rien

« Dieu se tait, le Diable murmure ». En Europe, avec ce slogan diabolique, ce roman a eu droit à une campagne de promotion intensive, une pub d'enfer qui tentait de vendre aux masses ignares qu'il s'agissait là d'une sorte de *Millenium* italien. Rien de moins... Une fois de plus, la publicité était mensongère et le produit faisandé ! Nul doute cependant que ce thriller sera apprécié par une certaine catégorie de lecteurs, ceux que j'appelle les « lecteurs naïfs », qui n'ont pas nécessairement lu beaucoup de polars et qui se laisseront embobiner par tous les artifices de ce livre où l'auteur déploie tous les trucs du métier d'illusionniste pour enfiouper sa clientèle : disparitions en série, crimes atroces décrits avec force détails, rebondissements multiples, révélations surprises, coups de théâtre à la chaîne, final inattendu et personnages simili-milléniumesques : une

pseudo Lisbeth nommée Mila experte en enlèvements, et un pseudo Blomkvist nommé Goran, un criminologue de renom, un peu frappé. Tous deux cachent un terrible secret, lequel, une fois révélé, prouve hors de tout doute que le lecteur a été manipulé de manière éhontée tout au long de ce thriller Ikea conçu sur une chaîne de montages à clichés. Dans le cas de Goran, ce prétendu secret est spectaculairement risible et totalement invraisemblable.

Le Chuchoteur, de l'italien Donata Carrisi, c'est le *Millenium* du pauvre, un roman préfabriqué qui exploite tous les trucs les plus éculés du roman de tueur en série, y compris l'habituelle leçon de criminologie déjà rabâchée mille fois dans trois cents millions de romans du même type. Je le sais, j'ai déjà écrit un bouquin sur le sujet ! Tout n'y est qu'artifice, fabrication et mensonge. Oh, certes, l'auteur connaît son métier de conteur, il a du style et du panache, aucun doute là-dessus, mais son livre arrive trente ans trop tard et surtout, il ne respecte pas sa clientèle.



Comment, en ce début de XXI^e siècle, un lecteur de polars le moins intelligent et exigeant pourrait-il accepter qu'une partie importante de l'enquête soit résolue par un truc aussi facile, aussi condamnable, aussi ridicule que l'intervention d'une bonne sœur dotée de facultés paranormales ? Il lui suffit de prendre les mains de son interlocuteur et de lire en lui comme dans un livre ouvert et ainsi répondre à plusieurs questions cruciales pour le développement de l'enquête en cours. Lamentable tricherie !

De plus, pour corser la sauce et mieux nous endormir, on prétend qu'il s'agit là d'un « époustouflant thriller littéraire inspiré de faits réels ». De faits réels ? L'auteur a écrit une thèse sur Luigi Chiatti, « Le Monstre de Foligno », un tueur italien qui a assassiné deux fillettes. Désolé, mais le compte n'y est pas : selon les normes internationales, il faut avoir tué au minimum trois fois pour être intronisé au temple de la renommée des *serial killers*, ce que l'auteur, qui nous bassine longuement sur le sujet, devrait savoir. Mais toute vérité n'est pas bonne à dire quand on fait la promotion d'un bouquin censé vous époustouffler.

Tout cela pour vous dire, quitte à passer pour élitiste, que je ne fais pas partie des « lecteurs naïfs » qui ont apprécié ce livre qui incarne tout ce que je déteste d'artificial dans certains polars contemporains. Et qu'on ne me brandisse pas les 200 000 exemplaires écoulés en Italie seulement ! Sur Internet, les commentaires des lecteurs sont loin d'être unanimes.

Et par tous les diables, si Dan Brown a vendu des millions de *Da Vinci Code*, ça ne prouve en fait qu'une chose : la culture du

navet est une activité florissante, y compris celle du navet italien ! (NS)

Le Chuchoteur

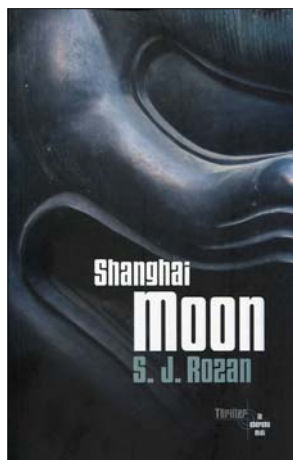
Donato Carrisi

Paris, Calmann-Lévy, 2010, 438 pages.



Où l'on découvre le petit monde de Lydia Chin...

Le principal intérêt de *Shanghai Moon*, un polar un peu obèse et plutôt conventionnel, réside dans le fait que la toile de fond de l'intrigue est un épisode assez peu connu de la Seconde Guerre mondiale. À la fin des années trente, de nombreuses familles juives allemandes, autrichiennes, polonaises et lituaniennes, ont tenté de fuir les persécutions nazies. Leur seule planche de salut : l'ambassade de Chine qui délivrait des visas pour Shanghai où les attendait une nouvelle vie au sein d'une culture totalement étrangère. Le ghetto de Shanghai était une zone d'environ 1,5 km carré qui accueillit plus de 25 000 réfugiés juifs européens. Pendant



l'occupation japonaise, l'armée impériale nippone durcit certaines restrictions et les conditions de vie, mais elle refusa toujours d'éliminer les habitants juifs du ghetto, et ce malgré les demandes insistantes de leurs alliés nazis.

Shanghai Moon est le neuvième roman d'une série mettant en vedette Lydia Chin, détective d'origine chinoise opérant à New York, et le premier traduit (sans commentaires !). Elle est mandatée par une avocate suisse pour retrouver à Chinatown des bijoux ayant appartenu à la famille Gilder. Rosalie Gilder et son frère Paul faisaient partie de ces réfugiés ayant fui l'Autriche pour trouver asile dans le ghetto de Shanghai. Rosalie et Paul ont disparu, mais les bijoux appartenant à la famille sont réapparus à Chinatown. Il manque une pièce importante cependant : le fabuleux bijou appelé « Shanghai Moon », qui fait rêver les joailliers et les collectionneurs du monde entier.

Voilà donc Lydia Chin embarquée dans une aventure périlleuse qui aurait gagné en intensité dramatique si elle avait été un peu mieux éditée. Car ce roman souffre d'un mal hélas de plus en plus répandu : l'obésité chronique. Hésitant entre le polar historique, le récit d'une chasse au trésor et l'enquête traditionnelle, l'auteur nous plonge au cœur d'une histoire complexe, fort intéressante certes, mais dont elle aurait pu éliminer bien des « chinoiseries » (par moments, la rapide succession des noms chinois finit par nous fiche le tournis).

L'histoire de Rosalie Gilder et de son frère, ainsi que l'odyssée du « Shanghai Moon », est racontée par divers témoins sous divers points de vue (dont des lettres), ce qui ne manque pas de provoquer des répétitions et

des détails souvent inutiles. Bref, on aurait pu élaguer, resserrer davantage pour créer une plus grande tension dramatique. La toile de fond est instructive et fascinante, la peinture de Chinatown exotique et amusante à souhait, mais cela ne suffit pas toujours pour faire un bon polar. Le personnage de Lydia Chin est intéressant, mais comme elle fait souvent référence à des événements ayant eu lieu dans les romans qui précèdent celui-là, on reste un peu perplexe.

À découvrir donc, mais avec quelques réserves... (NS)

Shanghai Moon

S. J. Rozan

Paris, Le Cherche midi, 2010, 490 pages.



Cryptomnésie

Depuis *Thérapie* et *Ne les crois pas*, la planète polar a fait connaissance avec Sebastian Fitzek, l'étoile montante du suspense allemand contemporain. Avec *Tu ne te souviendras pas* (*Das Kind*, en version originelle), il revisite l'univers des troubles psychologiques, qui lui avait permis de ficeler une intrigue complexe et captivante ayant hélas pour principale faille une parenté trop évidente avec un certain *Shutter Island*... Une idée est toujours moins forte quand on est deuxième à la soumettre.

Il faut reconnaître à Fitzek cette aptitude à proposer des ouvertures de romans *coup-de-poing*. Poignantes, déroutantes, celles-ci excellent à la création d'un malaise certain chez le lecteur. Il édifie en quelques chapitres un plan parfait, oui mégalomane, mais plutôt bien pensé ; il conçoit un piège qui se referme sur le personnage principal que n'auraient pas

renié les Boileau et Narcejac de l'époque. Ici, que penser de ce gosse d'à peine dix ans, Simon Sachs, qui vous annonce de but en blanc qu'il a assassiné à coups de hache un individu, en ce même jour du 28 octobre, il y a quinze ans de cela? Aussi invraisemblable cette allégation paraît-elle, il appert que selon les indications du jeune garçon, son confident Robert Stern retrouve un cadavre le crâne défoncé à la hache.

Supercherie délirante ou vision fondée, on n'a guère le temps d'en évaluer l'impact que l'avocat Stern reçoit le lendemain un DVD sur lequel il voit l'image de son fils Felix qu'il croyait pourtant mort... Le contenu de la vidéo amateur qu'on lui envoie est franchement stupéfiant : son bébé filmé à la pouponnière, de ses toutes premières heures jusqu'à sa mort subite, quelque vingt-huit heures à peine après avoir vu le jour. On le comprend rapidement, Fitzek est dans une classe à part pour imaginer des prémisses aussi fascinantes et accrocheuses qu'impossibles à concevoir rationnellement. Qu'elles soient sans queue ni tête, ces situations pèsent néanmoins lourd sur la conscience du lecteur, obligé dès lors d'avalier les pages pour voir émerger le bon sens et l'explication logique derrière tout ce fatras d'impressions et de suppositions étranges.

À son attrait récurrent à travers ses œuvres pour le thème percutant de la perte de ce que l'on a de plus cher (Josy, Leoni, Felix), Fitzek ose cette fois une incursion dans l'occulte à travers des hypothèses allant du côté de la métempycose et de la réincarnation. Une fois de plus, le vide causé par la disparition de l'être cher sert de prétexte à une enquête à la fois poussée et risquée



de la part du personnage principal, autour de qui se referment les chances de salut tel un étau d'acier impitoyable et destructeur. Tout comme chez Harlan Coben, à qui on le compare de plus en plus, il est à la fois victime et suspect prioritaire : sa rédemption passe forcément par la résolution de l'énigme que lui-même — seul, envers et contre tous — devra mettre au jour.

Comme d'autres avant lui, Fitzek a eu l'idée d'associer l'enfance à l'horreur : de faire correspondre l'image de l'innocence et de la pureté au malin et à la perversité crée un effet saisissant et provoque sans doute ce malaise si diaboliquement efficace. Les forces de l'imaginaire Allemand n'arrivent toutefois pas à gommer ses lacunes évidentes : une propension à laisser traîner des fils blancs un peu partout. Comme quoi la subtilité vient parfois en option quand vient le temps de faire confiance au lecteur. S'il ne méprise pas totalement son intelligence, l'écrivain populaire sent à tout le moins le besoin de le guider et de tout lui expliquer. Lui qui a tout mis en place pour savamment manipuler

son lecteur, il démonte tout grossièrement, n'excluant pas le recours aux clichés et aux procédés de débutants pour finalement le rassurer et lui ménager un dénouement guimauve qui gâche l'effet final. Oh ! pas tant dans ces passages entiers qui exposent la théorie toute livresque sur comment mener un bon interrogatoire de police, que pendant les soixante dernières pages du roman qui lèvent le voile finalement sur le mystère de ce roman peut-être trop crypté qu'il devient nécessaire de l'accompagner de son mode d'emploi. (SR)

Tu ne te souviendras pas

Sebastian Fitzek

Paris, L'Archipel, 2010, 332 pages.



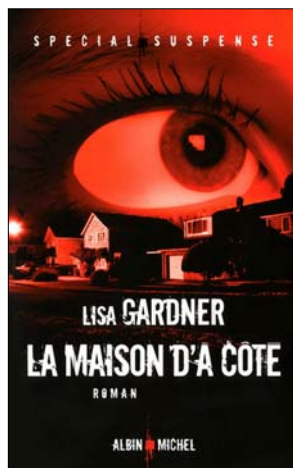
Lisa Gardner et les secrets d'un bon suspense...

En cette époque opaque où le thème du tueur en série engendre des polars obèses qui croulent sous les cadavres et les autopsies, où le sang coule à flot pour remplir des centaines de pages de scènes macabres, il devient périlleux pour un écrivain talentueux de s'aventurer dans le genre casse-gueule, subtil entre tous, du roman à suspense. S'il est facile de massacrer à tire larigot histoire de multiplier les chapitres, il est beaucoup plus difficile de maintenir l'intérêt du lecteur pendant trois cents pages autour d'une simple disparition et de bâtir une intrigue solide autour d'un personnage fort qui nous tiendra en haleine jusqu'à la fin... C'est pourtant l'exploit que réalise Lisa Gardner dans *La Maison d'à côté*, un de ces « page-turners » dont les Américains nous cachent le secret avec un zèle de fabricant de Caramilk.

Tout commence par un fait divers dans une banlieue résidentielle de Boston : Sandra Jones, une jeune maîtresse d'école et mère modèle, a disparu. Seul témoin : sa petite fille de quatre ans. Principal suspect : son mari Jason, un personnage remarquable, comme on en a peu rencontré dans le genre. Interrogé par D. D. Warren, l'inspectrice chargée de l'enquête, celui-ci a un comportement pour le moins étrange. Il refuse de répondre à certaines questions, montre peu d'empressement à savoir ce qui a bien pu arriver à son « épouse chérie » et, de manière générale, se comporte comme un coupable plutôt qu'une victime.

Au fur et à mesure que l'affaire progresse, que des révélations se font, notamment sur la vie de couple bizarre des Jones, le lecteur est de plus en plus intrigué par cette affaire qui s'avère beaucoup plus complexe que prévue.

Élément clé de l'intrigue : l'ordinateur personnel de Jason, qui contient la clé de l'énigme. Quand l'affaire sera enfin résolue (de brillante manière, vous ne verrez rien



venir...), vous ne regarderez plus votre ordinateur de la même façon. Solidement documenté sur Internet et sur les entrailles de nos instruments de travail et de loisir favoris, ce roman m'a appris des choses que je ne soupçonnais même pas sur le potentiel extraordinaire de ces machines et de ces génies de l'informatique capables de faire cracher à la machine ses secrets les mieux gardés.

D. D. Warren est un personnage intéressant, mais c'est Jason Jones qui vole la vedette. Ce type est incroyable, fascinant, et il tient toute l'intrigue sur ses épaules. Qui est vraiment cette tête à claques, cet effronté de première ? On se pose la question jusqu'à la toute fin ! Un suspense complexe, bien conçu, sans vraisemblance ni tour de passe-passe. À ne pas manquer.

Ah oui... Si vous croyez que votre dernière visite clandestine sur un site, disons, euh... enfin, un site quoi... sera effacée par la touche « Supprimez » ou « Effacez », vous êtes bien naïf ou ignorant ! Les petits lutins quantiques qui gèrent la mémoire de votre damnée machine n'oublent jamais rien. Rien de rien. Vous êtes prévenus... (NS)

La Maison d'à côté

Lisa Gardner

Paris, Albin Michel, 2010, 420 pages.



Massacre sur l'île de Malte

Je l'ai vu annoncé, je l'attendais avec une certaine impatience, et je ne l'ai pas regretté puisque *L'Officier de Malte* de Mark Mills affiche mon menu favori : un

polar corsé, comme je les aime, doublé d'un roman de guerre bien documenté.

L'action se passe sur l'île de Malte en 1942. Chaque jour, des centaines de Stukas et de Junkers 88 de la Luftwaffe déversent des tonnes de bombes sur les installations militaires et les bâtiments civils, alors que les Messerschmitts 109 mitraillent tout ce qui bouge. Mais les Maltais résistent et se préparent à une invasion imminente. La description de cette île sous les bombes (des milliers de raids, l'endroit le plus bombardé de la Seconde Guerre mondiale) est assez hallucinante !

L'auteur est très à l'aise dans la partie historique qui reconstitue l'ambiance et les événements de l'époque : la résistance farouche des habitants, qui abattent les avions ennemis à coups de fusil (des Italiens !), le combat désespéré des pilotes anglais sous-équipés contre les nuées de chasseurs ennemis, la description des installations et des habitations en ruine, la vie dans les abris, la peur qui colle aux tripes, tout cela est rendu avec un réel souci du détail et de l'authenticité historique.

Mais à une échelle moins épique se joue un autre drame, plus sordide celui-là : un tueur en série assassine plusieurs jeunes Maltaises. C'est là qu'intervient Max Chadwick, un jeune officier de l'Information qui se lance sur les traces du tueur. Car les premiers indices suggèrent que ce tueur sadique pourrait être un sous-marinier anglais. Rien pour apaiser la tension croissante entre les Maltais, surtout les plus nationalistes, et les Anglais... Le temps presse, mais à la grande déception de Max, la hiérarchie militaire s'en mêle et lui demande de

renoncer à son enquête (motifs politiques), ce qu'il ne fera pas, à ses risques et périls, jusqu'à l'identification du coupable.

À la fois roman historique, récit à suspense et histoire d'amour (torride !), *L'Officier de Malte* est une combinaison gagnante sur toute la ligne. Ma seule réserve, dans les premières pages, concernait un truc éculé qui traîne dans un trop grand nombre de romans de tueurs en série : donner la parole ou nous infliger le monologue intérieur du tueur, anonyme il va de soi... Or, ce procédé convenu se justifie ici quand on apprend que le tueur en question est un agent ennemi et que ses meurtres, en plus de lui procurer une jouissance sadique, sont aussi motivés par des préoccupations tactiques d'un autre ordre.

L'Officier de Malte est une lecture passionnante. À travers un suspense qui ne se relâche jamais, l'auteur nous décrit une page d'histoire épique. Au XVI^e siècle, les Maltais ont résisté à l'invasion turque et ont repoussé les hordes de janissaires de Soliman le Magnifique (cet épisode héroïque

est raconté dans un roman formidable : *La Religion*, de Tim Willlocks). En 1942, l'île a résisté aux hordes nazies. À la fin du récit, alors que le coupable est démasqué, le 9 mai 1942, l'arrivée de dizaines de Spitfires Mark Vc, armés de quatre canons, allait faire pencher la balance du côté des Anglais. Le lendemain, soixante-trois avions allemands étaient abattus. Le Maréchal Kesselring renonçait à débarquer sur l'île et un tueur en série faisait le grand plongeon dans la Méditerranée depuis la soute d'un bombardier anglais volant à haute altitude ! Une finale de haut vol, quoi ! (NS)

L'Officier de Malte

Mark Mills

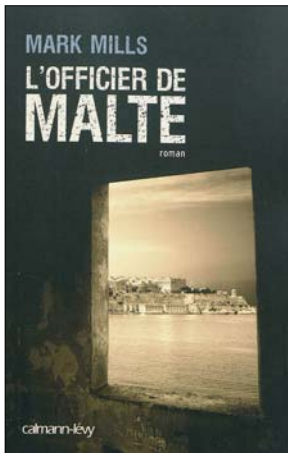
Paris, Calmann-Lévy, 2010, 314 pages.



Au cœur du labyrinthe

Un monde sous surveillance, de l'auteur australien Peter Temple, est un excellent roman de politique-fiction et d'espionnage... que j'ai pourtant failli lâcher en cours de route ! Je m'explique...

Ce roman est construit comme une sorte de labyrinthe circulaire avec, au centre, le nœud de l'intrigue : une vidéo sur laquelle on voit un village africain non identifié, dont les habitants sont massacrés par des soldats qui semblent être américains. Cette vidéo intéresse bien du monde, car son contenu est plutôt explosif ! Au cœur de ce labyrinthe, il y a deux personnages que rien ne semble lier *a priori*. Pourtant, chacun d'entre eux, dans un contexte différent, a un lien direct avec le film mystérieux et les événements tragiques qui y apparaissent. Chacun de ces personnages évolue lentement





vers la vérité, vers le centre, sans que le lecteur puisse soupçonner leurs liens cachés qui seront révélés au compte-gouttes, chapitre après chapitre, jusqu'à la finale surprenante et totalement inattendue.

Con Niemand, garde du corps de riches Sud-Africains, assiste, impuissant, au meurtre de ses patrons. Il réussit à s'enfuir en emportant la mallette de son boss, mallette qui contient la fameuse vidéo. Quand Niemand visionne le film, il comprend tout de suite que ce document vaut de l'or et il va chercher à le vendre très cher à ses destinataires. Ces derniers vont plutôt chercher à l'éliminer... C'est la partie « thriller » de l'intrigue. De son côté, à Hambourg, John Anselme, un ancien journaliste, travaille pour une officine de surveillance. Or, les renseignements qu'on lui demande de fournir l'amènent sur la piste de la fameuse cassette. C'est la partie plus statique de l'histoire, celle que le lecteur doit apprivoiser pour comprendre la suite des choses. Depuis sa libération comme otage, Anselme a des problèmes de mémoire et, à l'occasion de sa nouvelle affaire, des pans

entiers de son passé vont remonter à la surface.

Un monde sous surveillance, dont la thématique, toutes proportions gardées, rappelle *Les Soldats de l'aube* de l'auteur Deon Meyer (l'implication des puissances étrangères, dont les États-Unis, en Afrique australe et en Angola), est un roman qui n'est pas facile d'accès. Ce n'est un thriller qu'au début, dans quelques scènes d'action bien menées, puis le rythme ralentit, la progression se fait plus lente jusqu'à dérouter le lecteur perplexé qui se demande de quoi il en retourne.

En effet, par le biais de John Anselme, l'auteur nous fait part du contenu de conversations captées par écoute électronique, conversations dont les protagonistes ne sont jamais clairement identifiés et dont on ne sait jamais vraiment à quoi ils font allusion. On comprend vaguement qu'il y a un rapport avec la fameuse cassette interceptée par Niemand, mais ça n'est que très progressivement que les pièces du puzzle se mettent en place, alors que nos deux protagonistes se rapprochent du centre du labyrinthe où les attend une vérité atroce et où tous les fils de cette étrange affaire vont enfin être reliés. Une histoire étrange, particulièrement retorse, et qui se mérite ! Mais ça vaut la peine de persévérer parce que ce récit de politique-fiction est tout à fait vraisemblable, donc tout fait inquiétant.

Après *Les Anonymes*, de R. J. Ellory, qui faisait la lumière sur quelques saloperies fomentées par la CIA en Amérique Centrale, Temple nous fait assister à d'autres sinistres exploits de l'*ugly American*, en Afrique cette fois ! Édifiant ! (NS)

Un monde sous surveillance

Peter Temple

Paris, Rivages (Thriller), 2010, 393 pages.

**Il est né le divin et sanglant enfant... !**

Noël sanglant, du norvégien Kjetil Try, commence de manière spectaculaire : un sans-abri est abordé par un bon Samaritain qui lui donne deux bouteilles d'alcool. Mais le liquide contient un puissant somnifère et l'inconnu profite du quasi-coma de l'itinérant pour lui sectionner une jambe au couteau et lui piquer son labrador ! Le clochard survivra et retrouvera son chien plus tard... mais empaillé !

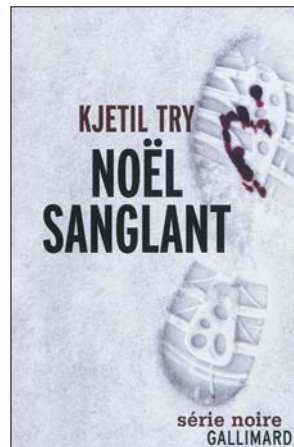
Après ce départ spectaculairement sadique, le récit prend une tournure plus conventionnelle et devient un roman de procédure policière *main stream* avec le schéma connu : crime(s), enquête, résolution.

Nous sommes le 9 décembre 2007. Il fait très froid en Norvège et la population se prépare pour les Fêtes. Reidar Dahl, un comédien bien connu qui interprète Joseph dans *L'Évangile de Noël*, disparaît brusquement. L'inspecteur Lykke retrouve quelques-uns des organes de l'acteur conservés dans le congélateur de la victime. Mais où est passé le reste du corps ? Quelques jours plus tard, c'est au tour d'une religieuse de disparaître. Encore une fois, on retrouve ses viscères, mais rien de plus... Et puis c'est un âne qui disparaît (pas un politicien, un *vrai* âne du type *hee haw*!)... Mystère ! L'équipe de Lykke marche sur des œufs. Personne n'ose prononcer les mots fatidiques « tueur en série », et pourtant on dirait bien qu'il y en a

un à l'œuvre dans les rues de la ville d'Oslo, avec des motivations pour le moins obscures.

Kjetil Try est le dernier venu des Nordiques de service et force est de reconnaître que son roman, qui ne pêche pourtant pas par excès d'originalité, ne manque ni d'intérêt ni de piquant. Mais pas de grands discours socio-psycho-philosophiques sur la décadence de la société norvégienne, Try se contente de nous raconter une solide histoire policière écrite selon les règles de l'art. Rolf Lykke est un flic assez ordinaire dont le principal souci, en dehors de son travail, est le fait qu'il soit marié avec une très belle femme, beaucoup plus jeune que lui. Il a du mal à accepter son bonheur. Accaparé par son travail (un autre passionné !), il est souvent absent au propre et au figuré et a peur que sa jeune femme ne le quitte pour un homme plus attentionné et plus présent. Situation classique, tout comme l'est l'enquête sur ce tueur insolite aux étranges motivations.

À lire avec comme musique d'accompagnement quelques chansons de Noël, de préférence des chœurs, et pourquoi pas,



quelques flocons de neige, histoire de reconstituer l'ambiance un peu spéciale d'un Noël norvégien aux nuits glaciales, avec, au menu, des viscères congelés de bonne sœur, du gigot de sans-abri et des tripes d'acteur ! Bizarres, ces Norvégiens... (NS)

Noël sanglant

Kjetil Try

Paris, Gallimard (Série noire), 2010, 398 pages.



La Suède frappe encore !

Décidément, la Suède est un terreau fertile pour les auteurs de polar ! On connaît déjà bien les Mankell, Larsson, Läckberg et autres, et voilà que j'ai découvert, avec beaucoup de plaisir, un auteur suédois au parcours plutôt inusité, puisque Kjell Eriksson a d'abord fait carrière comme jardinier, spécialisé dans la rose, avant de devenir auteur de romans policiers ! Pas banal ! Il fait une entrée remarquée dans le domaine dès 1999, en recevant le prix du Meilleur Premier Roman Policier Suédois. En 2002, il gagne le prix du Meilleur Roman Policier Suédois. Et depuis, il connaît le succès avec le personnage d'Ann Lindell, qui en est à sa quatrième enquête dans le tout nouveau roman de l'auteur, *Le Cri de l'engoulevent*.

La ville d'Uppsala se réveille un bon matin en état de choc : plusieurs vitrines ont été brisées pendant la nuit, des boutiques ont été saccagées et, surtout, un cadavre est retrouvé dans une librairie. Aucun indice sur l'identité du jeune homme assassiné. Qu'est-ce qui peut justifier une telle violence, au point de dévaster toute une rue ? Chacun y va de ses hypothèses et les dénonciations racistes se mettent à pleuvoir. Plusieurs



dénoncent l'immigration incontrôlée. Après cette terrible nuit, la violence ne cesse de s'accroître, les tensions entre les nouveaux arrivants et certains Suédois s'accroissent.

Dur retour au travail pour Ann Lindell, qui revient tout juste d'un congé parental ! La policière tente de mener l'enquête à sa façon ; elle a souvent eu tendance à faire cavalier seul, ce qui ne lui vaut pas que des amis parmi ses collègues...

L'action de *Cri de l'engoulevent* est très resserrée dans le temps, puisque l'enquête se déroule du 10 au 14 mai. Les chapitres sont courts et vifs, le roman trouve rapidement son rythme dans cette succession de destins croisés qui se rejoignent tous, mais dont les liens ne sont pas toujours clairs de prime abord. Les personnages sont étoffés et leur aspect psychologique est aussi important que l'histoire en soi : la volonté d'un jeune immigré de trouver un sens à sa vie, la sagesse de ce grand-père iranien, la vulnérabilité de Lindell... Bien que vivant tous les uns près

des autres, il émane de cet assemblage hétéroclite une terrible solitude, de la peur, des espoirs aussi.

Le personnage central, Ann Lindell, une policière dont la vie privée est assez lamentable, qui consacre un temps fou au travail, s'inquiète pour les jeunes Suédois d'aujourd'hui, dont l'avenir paraît bien sombre. Plus l'histoire avance, plus le racisme s'impose au cœur du roman — et il n'est pas que dans les grands éclats ! Kjell Eriksson y aborde avec finesse le racisme au quotidien, dans ses manifestations les plus sournoises.

Bref, le portrait tracé n'a rien de bien joyeux... Il démontre aussi combien la peur et l'incompréhension peuvent devenir des moteurs puissants qui motivent certains gestes, certaines opinions.

Eriksson nous propose donc une enquête intéressante, avec des personnages consistants et touchants, une belle montée de la tension, une progression constante qui fait que l'action, peu à peu, se resserre, les choses se corsent et nous conduisent vers une finale qui, si elle ne donne pas toutes les réponses, n'en demeure pas moins bien menée, à l'image du récit. (ML)

Le Cri de l'engoulevent

Kjell Eriksson

Monfort-en-Chalosse, Gaïa (Polar), 2010, 381 pages.



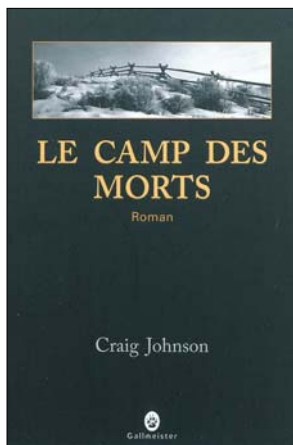
Dans le camp des morts...

Après l'excellent *Little Bird*, le shérif Walter Longmire revient pour une nouvelle aventure dans *Le Camp des morts*, de Craig Johnson, chaudement recommandé par Tony Hillerman qui nous prévient gentiment :

« Ne passez surtout pas à côté ». À quatre-vingt-trois ans bien sonnés, plus deux années au Pays des chasses éternelles (il est mort en 2008), Hillerman semble toujours aussi vert et plein de bons conseils. Mais plus rien ne m'étonne dans ce monde étrange où Robert Ludlum est plus prolifique que jamais depuis son décès et où Antoine Chainas, quoique bien vivant, a droit, lui, à une notice biographique des éditions Gallimard qui nous dit que « décédé en 1993, il travaille depuis dans une grande entreprise française ». Bref, on n'a plus les morts qu'on avait, mais bon, ceci dit, je crois le lecteur défunt Hillerman sur parole, car les polars de Craig Johnson, qui tiennent autant du western et du roman d'aventures, me procurent toujours d'agréables moments de lecture.

Cette fois, c'est la mort suspecte de Mari Baroja (une femme d'origine basque) dans la maison de retraite de Durant qui est le point de départ d'une intrigue qui va ramener le bon shérif cinquante ans en arrière. En effet, il se trouve que cette femme a été, pendant quelques heures, l'épouse légitime du shérif Connaly, le mentor de Longmire, pensionnaire dans la même maison de retraite et avec qui il joue régulièrement aux échecs.

Connaly est persuadé que la mort de Mari n'est pas naturelle, qu'elle a été assassinée, ce que les analyses toxicologiques finiront par confirmer. Mais pourquoi a-t-on voulu éliminer cette femme ? Et pourquoi d'autres membres de cette famille sont-ils visés par le ou les tueurs ? Longmire n'a pas fini de déterrer des secrets bien enfouis, cachés depuis des lustres. Alors que son mentor est soupçonné de meurtre ou de complicité de meurtre, ce qu'il a du mal à croire, les véritables moti-



ventions du tueur se précisent. Disons que des millions sont en jeu, de quoi donner des idées à bien du monde.

Ce que j'aime particulièrement dans les deux romans de Johnson (j'espère bien avoir l'occasion de lire les suivants), c'est qu'ils nous proposent chacun un menu complet : une intrigue qui nous tient en haleine, une galerie de personnages colorés, très bien

typés (dont le shérif lui-même, avec son remarquable sens de l'humour, mais aussi ses adjoints et son copain Henry Standing Bear, un Cheyenne qui n'a pas la langue dans sa poche), tout ça situé dans le décor grandiose du Wyoming où la nature sauvage peut se déchaîner à tout moment, surtout en hiver, où les tempêtes peuvent être mortelles.

On ne soulignera jamais assez la qualité exceptionnelle des livres publiés aux éditions Gallmeister. En plus de proposer des auteurs de premier plan, cet éditeur nous offre de *beaux* livres au design sobre, tout en élégance, avec des photos remarquables dont la thématique s'harmonise avec le récit. Quel bel exemple à suivre pour certains tâcherons locaux qui nous infligent trop souvent des horreurs graphiques sans nom. On ne nommera personne, mais ils existent. Hélas... (NS)

Le Camp des morts

Craig Johnson

Paris, Gallmeister (Noir), 2010, 314 pages.